

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 6 (1931-1932)
Heft: 15

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Etat nominatif.

Modifications de novembre 1931 à février 1932.

Démissions.

M. L. Bonnard, Mme Demiéville-Roux, Mlle L. Dumur, Mlle M. Ernst, Mlle L. Kassianoff, Mme Marguerat, Mlle N. Soutter.

Adhésions.

Mme E. Bosshard, le Tournesol, Chailly.
M. R. Bovey, stud. litt., route d'Ecublens, Renens.
Mlle M.-L. Cardaire, av. des Acacias, 12, Lausanne.
M. Ch.-Ed. Chassot, stud. litt., Montolivet B, Lausanne.
M. R. Déglon, stud. litt., av. Riant-Mont 4, Lausanne.
Mlle R. Florian, professeur, Maupas 38, Lausanne.
M. A. Henchoz, stud. litt., p. a. Mlle Duperrex, av. du Léman 16, Lausanne.
Mlle M. Loutz, av. des Acacias 12, Lausanne.
M. A. Meyer, stud. litt., Ma Retraite, Lutry.

Changements d'adresse.

M. A. Bocherens, rue Collet 5, Vevey.
M. G. Michaud, Joramont, Yverdon.
Mme S. Stelling-Müller, Le Miroir, Villetta (Cully).
Mme Th. Stilling, p. a. M. A. Cérésola, notaire, Lausanne.
Mlle A. Toberer, Belles-Roches 6, Lausanne.
M. E. Vonder Mühl, campagne Fontenay, Lausanne.

Dons.

Le Comité a reçu avec reconnaissance les dons suivants :

- a) pour le *Fonds Charles Burnier* : du Collège de Vevey : fr. 25.—;
d'un anonyme : fr. 25.—.
- b) pour le *Fonds des Subsidés* : de M. P. Vallette : fr. 30.—.

Conférences Académiques de Lausanne.

Le 28 octobre 1931, M. A. Mathiez, appelé par la Société vaudoise d'Histoire et d'Archéologie et par les Etudes de Lettres, a prononcé, sous ce titre : *Robespierre et sa légende*, un chaleureux plaidoyer en faveur du célèbre révolutionnaire. On ne peut exposer ici dans le détail la thèse de M. Mathiez et encore moins en apprécier la valeur. Pour lui, Robespierre est un grand calomnié, en qui on a voulu, à tort, incarner tous les excès de la Révolution. Inventée par les victimes de la Terreur, adoptée et propagée par les partis de réaction, entretenue par les ennemis du progrès social et les romanciers, mais combattue de bonne heure par les républicains, cette conception serait fausse.

Robespierre a connu l'amitié, l'amour chaste ; adoré des femmes, il les respectait. C'était, dit M. Mathiez, un sincère et un passionné. On a vu en lui un démagogue ; en fait, il a lutté contre la démagogie. On lui a dénié le talent administratif ; c'était, au contraire, un esprit précis, pratique, réaliste. On ne saurait non plus le rendre responsable des excès de la grande Terreur, quand c'est peut-être lui qui a sauvé le plus de victimes.

Jugeant avec son cœur, G. Sand a pu appeler Robespierre le plus grand homme de la Révolution et l'un des plus grands hommes de l'histoire. Jugeant avec son cerveau, J. de Maistre a reconnu que son génie « infernal » avait sauvé l'intégrité de la France. Pour M. Mathiez, il est le véritable fondateur de la démocratie française et européenne.

* * *

M. Ph. de Vargas a parlé le 11 novembre 1931 des *Aspects politiques et culturels de la Chine de 1930*, avec la compétence que lui confère un séjour de près de vingt ans dans ce pays qu'il y aurait intérêt à mieux connaître, car il sera dans le monde de demain un élément non négligeable.

Le changement de la Chine se fait encore en partie suivant le schéma traditionnel des luttes entre généraux, luttes dont le

peuple ne s'étonne pas et dont il est, du reste, uniquement spectateur et victime. Mais cet élément traditionnel compte peu dans la crise actuelle. Des éléments nouveaux sont venus bouleverser le bouleversement lui-même. C'est d'abord la Révolution politique, sous ses deux aspects : le communisme, qui attire la jeunesse intellectuelle, et le nationalisme, ou plutôt le patriotisme, qui veut une Chine indépendante et unie. Ce sont ensuite les mouvements moraux et religieux des dernières années : transformation de la famille sous l'influence des idées individualistes et des changements économiques ; attaque des communistes contre toutes les organisations religieuses ; puis, l'orage fini, énergique travail de reconstruction. En littérature, le communisme agit par la masse énorme de brochures et de périodiques dont il inonde le marché, mais, une fois la vague passée, on verra sans doute reparaître les deux tendances fondamentales entre lesquelles se partageait la littérature après 1919 : le réalisme et le romantisme. La philosophie, après avoir été travaillée par la propagande marxiste et la propagande sunyatsiste, n'est plus guère pratiquée que par les bouddhistes et par quelques chrétiens, mais il est à croire que le christianisme produira en Chine des ouvrages philosophiques importants. Aujourd'hui, c'est la science qui exerce l'attrait le plus puissant sur les intellectuels. Les Chinois ne manquent pas de capacités scientifiques, comme le montrent les résultats obtenus dans les sciences naturelles et les grands progrès de la critique historique. En somme, les Chinois accueillent avec zèle notre civilisation.

* * *

M. J. Benda a fait le 9 décembre 1931 une conférence remarquable par la clarté des idées et la belle ordonnance des lignes, sur *L'utilisation de la science par la littérature de Balzac à nos jours*, ou, plus exactement, sur la prétention qu'ont les littérateurs modernes d'être des savants.

M. Benda entend par littérateurs tous ceux dont l'activité intellectuelle s'oppose à la méthode scientifique, donc non seulement les poètes, les romanciers, les dramaturges, mais encore les

théoriciens politiques, les grands constructeurs de synthèses historiques, les moralistes qui prêchent les mœurs, les métaphysiciens, les théologiens. La prétention qu'ils ont d'être des savants n'est pas fondée. Ils ont beau dire qu'ils font œuvre de science et même que c'est aux savants à apprendre d'eux ; ils restent de purs littérateurs, c'est-à-dire des êtres d'imagination et de sensibilité, comme on le voit dans les différentes catégories, par exemple dans le roman, où la prétention de Zola est simplement comique. Les littérateurs du dix-septième siècle étaient plus scientifiques ; ils faisaient de l'observation et non de prétendues expériences. Les théoriciens politiques font preuve non d'esprit scientifique, mais d'esprit artistique, comme l'a prouvé Pareto. En prétendant aller au fond d'eux-mêmes, les littérateurs comme Proust et Gide n'ont peint que leur cas individuel ; leurs observations n'ont aucune valeur scientifique. Quant à l'intuition bergsonienne, elle est purement littéraire. Passe encore si cette prétention injustifiée n'était qu'un enfantillage innocent. Mais elle a eu des effets parfois malfaisants, que M. Benda dénonce sur le plan politique, dans l'ordre littéraire et chez les savants eux-mêmes. Il conclut en montrant la cause de ce phénomène dans la superstition de la science. La société cultivée, responsable du mal, en tient le remède. Elle doit restituer aux activités extra-scientifiques leur dignité, leur autonomie. Et qu'on n'objecte pas que ces divisions, ces frontières sont artificielles, que tout est dans tout. Ce serait la négation de la pensée, car nier la distinction des idées, c'est nier la pensée elle-même. L'opposition entre l'esprit littéraire, artistique, religieux, et l'esprit scientifique, n'est pas artificielle, elle répond à la nature des choses. La méconnaître, c'est sombrer dans le nihilisme intellectuel.

**Conférences organisées
par les Etudes de Lettres seules.**

C'est une *légende d'amour et de suicide* que celle de *Lucrèce*, que M. P. Vallette a étudiée le 27 novembre 1931, dans une

conférence non moins captivante par la méthode employée que par la beauté de la forme.

De celui des trois grands poètes latins qui pourrait bien être le plus grand, nous ne savons presque rien : un nom et, approximativement, deux dates. A vrai dire, une notice de saint Jérôme ajoute quelques détails, mais on les regarde souvent comme une légende sans valeur. Le seul moyen d'en juger, sinon avec certitude, du moins de façon probable, est de les confronter avec les résultats de la critique interne de l'œuvre. D'après celle-ci, Lucrèce nous apparaît comme un esprit robuste, mais un cœur débile, sensible aux rêves, aux apparitions, comme un être émotif, impressionnable, soumis peut-être à des états morbides. La peur rôde à son chevet ; il a presque déjà le frisson de Pascal devant les espaces infinis. De son côté, le penseur n'est pas impassible. Il cherche la vérité avec l'ardeur d'une âme tourmentée. Il veut donner une doctrine de délivrance et de salut. Or les maux qui le désolent sont avant tout les passions déchaînées. On sent un ton personnel quand il décrit le dégoût de la vie, et surtout quand il parle de l'amour. On peut penser que, comme Catulle, il a été victime d'une grande passion. Il n'est pas nécessaire d'admettre qu'il ait été l'objet d'une tentative criminelle, qu'on lui ait fait absorber un philtre qui l'aurait rendu fou, bien que les pratiques magiques fussent courantes à Rome de son temps. M. Vallette incline plutôt à croire qu'une aventure d'amour a pu momentanément troubler sa raison. D'autre part, Lucrèce a voulu affranchir les hommes de la crainte de la mort. S'il y revient si souvent dans son poème, c'est sans doute qu'elle tenait une grande place dans sa vie. Sa raison lui disait que la mort était la fin de toute souffrance par l'anéantissement de toute conscience ; mais sa sensibilité ne pouvait se plier à cette connaissance rationnelle. L'idée de la mort était pour lui une obsession, un cauchemar tels que pour y échapper, il a pu se suicider, si paradoxal que cela puisse paraître.

C'est une vision lumineuse et sereine de *La Sicile grecque* que M. A. Bonnard a donnée à ses nombreux auditeurs le 27 janvier, dans une causerie empreinte d'un charme tout attique.

La Sicile fut de bonne heure pour les Grecs une terre de colonisation, une sorte de Far-West. Dès le milieu du sixième siècle, elle était essentiellement grecque, et elle le resta jusqu'au moyen âge. Il est fort probable que le sang grec coule encore en forte proportion dans le sang des Siciliens. Syracuse est la plus prenante des villes grecques de Sicile. Elle retient le voyageur par la beauté de son paysage que domine le bleu-noir de la mer, en contraste avec la blanche Ortygie, par sa fontaine Aréthuse, son port, ses carrières, ses murailles gigantesques, témoins de cinq siècles d'une histoire glorieuse et parfois tragique. A Agrigente, l'atmosphère n'est pas historique, mais artistique et bucolique. On admire les restes de ses temples et l'on évoque, dans sa campagne charmante, au milieu des oliviers et des amandiers, les scènes de Théocrite. Quant au temple de Ségeste, aux colonnes du plus beau dorique, il apparaît majestueux dans son cadre de montagnes. Sans doute la Sicile n'est plus le vaste musée d'art grec qu'elle était avant d'être mise en coupe réglée par Verrès et ses émules. Mais il lui reste ses paysages, ses temples, ses statues et ses monnaies incomparables, qui suffiraient, à elles seules, à éterniser le miracle de la beauté grecque.

Conférences de « mise au point ».

Le 28 novembre 1931, M. P. Vallette a fait une leçon sur *Éucrèce : essai d'interprétation de quelques passages du livre III*. Il est impossible de rendre compte en détail, dans le cadre de ce Bulletin, de son commentaire méthodique et pénétrant d'une des parties les plus arides et les plus obscures d'un ouvrage qui ne passe pas pour être facile à lire et à comprendre. Il s'agit ici de l'âme, de sa nature, de ses éléments, de ses rapports avec le corps. Mentionner la distinction de l'*animus* et de l'*anima*, la démonstration de la matérialité de l'esprit, la discussion relative à l'énig-

matique *quarta natura* et l'interprétation personnelle proposée par M. Vallette, c'est sans doute, même en ne relevant que quelques-unes des nombreuses questions traitées dans ce travail, rappeler à ceux qui l'ont suivi avec attention, l'enrichissement qu'ils lui doivent.

* * *

Le 30 janvier, M. E. Guyénot, l'éminent professeur de zoologie de l'Université de Genève, a parlé devant un auditoire nombreux et attentif des *Inconnues du problème de l'évolution*.

L'évolution des êtres vivants a la valeur d'un fait historique. Les documents paléontologiques attestent que les faunes et flores ont varié ; que des formes sont apparues, se sont épanouies, puis éteintes ; que les formes actuelles sont d'origine plus ou moins récente. Pour qui ne peut admettre l'hypothèse invraisemblable de catastrophes, associée à celle de créations successives multiples, l'évolution des organismes s'impose comme une évidence, et c'est en vain qu'on parlera contre elle d'une « illusion transformiste ».

Un certain transformisme, il est vrai, semble avoir vécu : celui qui, érigé en doctrine philosophique et faisant siennes les thèses du monisme matérialiste, prétendait expliquer l'origine de la vie et établir une filiation ininterrompue de l'amibe à l'homme. A la représentation toute théorique d'une évolution continue, progressant du simple au complexe, la biologie moderne a substitué celle d'une évolution discontinue, à laquelle nous ne saurions plus associer l'idée d'un continuel progrès. Illustrant son exposé de nombreux exemples tirés de la zoologie, M. Guyénot montre l'évolution produisant une surabondance de formes, pour la plupart incapables de vivre ; substituant sans transition une forme à une autre, et cela même dans les séries « orthogénétiques » qui, envisagées dans leur ensemble, présentent une ligne directrice et une continuité ; poursuivant, dans ces mêmes séries, une marche qui conduit à leur extinction ; faisant disparaître des organes qu'elle ne reconstruit jamais. Aux yeux du biologiste d'aujourd'hui, l'évolution apparaît moins comme une suite d'adaptations de

l'être vivant aux conditions du milieu que comme le développement aveugle de potentialités qu'il porte en lui.

Quel est le mécanisme de cette évolution ? M. Guyénot examine deux des théories proposées. Celle de Lamarck, qui explique l'évolution par l'action du milieu, doit être rejetée, non seulement parce qu'à la réflexion elle apparaît pénétrée d'un grossier finalisme, mais surtout parce qu'elle repose tout entière sur l'hypothèse de l'hérédité des caractères acquis, que l'expérience n'a pas réussi à démontrer.

La théorie mutationniste, au contraire, entend ne se fonder que sur les faits expérimentaux. Depuis trente ans, la génétique connaît et étudie des variations, spontanées ou provoquées, qui se montrent immédiatement et totalement héréditaires : les mutations. Elles sont discontinues. Nous n'avons donc aucune raison valable de ne pas admettre qu'elles jouent un rôle dans l'évolution. Si la plupart des mutations, qui sont très fréquentes, disparaissent par le jeu d'une sélection capable seulement d'éliminer le pire, d'autres subsistent et nous permettent d'imaginer comment des formes nouvelles ont pu prendre naissance.

Mais quelle est la portée de cette explication ? Supposées liées à la variation des « gènes » ou facteurs qui règlent le développement des ébauches embryonnaires, les mutations peuvent expliquer l'évolution dans les limites de l'espèce et du genre, voire de la famille ou même de l'ordre. Mais le problème de l'apparition d'organes nouveaux chez les descendants d'ancêtres qui ne les possédaient pas, subsiste intégralement. Aucun fait expérimental ne permet d'affirmer l'existence de mutations de cette amplitude ; et comment concevoir qu'une mutation fortuite réalise un organe fonctionnel ? Plus encore, comment expliquer l'origine des différents « types d'organisation » ? Dès le cambrien, tous les grands groupes actuels, à l'exclusion des vertébrés, sont déjà représentés par des formes typiques ; les premiers vertébrés, qui apparaissent au silurien, sont déjà de vrais poissons, et nullement des formes intermédiaires ; et il en est de même pour les autres classes des vertébrés. Notre ignorance sur ce point est complète.

M. Guyénot, qui se rallie à la théorie mutationniste, reconnaît qu'elle fournit seulement une explication partielle de l'évolution. Le transformisme est devenu modeste ; il renonce à dresser la généalogie de l'ensemble du règne animal ; à plus forte raison ne cherche-t-il pas à expliquer l'origine de la vie. Mais le biologiste ne peut se désintéresser du problème de la nature même de la vie. Dans le conflit des doctrines, quelle attitude adopter ? Aucune démonstration n'a pu être donnée qu'un phénomène vital soit entièrement réductible à un complexe de phénomènes physico-chimiques. L'observation des manifestations de la vie amène à y distinguer quelque chose de plus : la capacité de réaliser une forme organisée ; elle conduit à l'affirmation d'une certaine autonomie de la vie. La science moderne de l'évolution, conclut le conférencier, « pose plus d'énigmes qu'elle ne résout de problèmes », mais on peut lui appliquer ce jugement de Montaigne : « L'ignorance qui se sçait, se juge et se condamne, ce n'est pas une entière ignorance ». S. M.

COMPTES RENDUS

F. JAQUENOD, *Essai sur le verbe dans le patois de Sottens*, 1 vol. Pp. 102, Lausanne (Payot) 1931.

Collectionner avec patience un nombre considérable de phrases en patois, les transcrire avec un scrupule toujours en éveil, y relever toutes les formes nécessaires à l'établissement d'une morphologie complète du verbe, montrer les ressemblances et les différences que ces formes présentent avec les formes parallèles des patois environnants, les expliquer par la dérivation du latin, l'influence du français, l'action analogique de formes apparentées, etc., tel est le travail considérable auquel s'est livré M. Jaquenod. Il l'a mené avec un souci louable d'exactitude, d'information étendue, de sage prudence dans l'explication. Il ne s'est pas borné du reste à décrire des formes et à en rendre compte. Il a su tirer de son étude quelques conclusions générales que romanistes et linguistes enregistreront avec intérêt. C'est ainsi que son